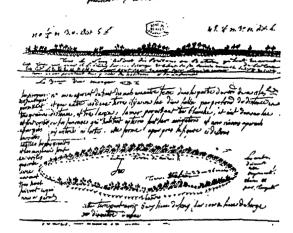
Les dessins de Philibert de Commerson et la Culture Tabitienne au XVIII^e siècle

La découverte de Tahiti par les Européens

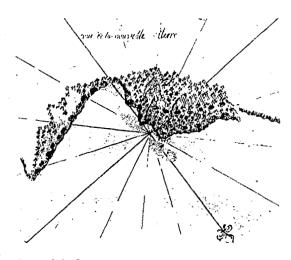
Lorsque le capitaine Samuel Wallis et ses compagnons, après leur circumnavigation sur le *Dolphin*, firent connaître au monde occidental l'île de Tahiti et ses habitants, ils rapportaient des récits du voyage et quelques cartes, mais fort peu de représentations graphiques des personnes et des objets qu'ils avaient rencontrés.

Moins d'un an après, Louis Antoine de Bougainville arrivait à Tahiti, mais à bord de *la Boudeuse* et de *l'Etoile*, il n'y avait pas non plus d'artiste ayant pour mission particulière de reproduire des scènes de la vie locale. Les croquis exécutés à la hâte par Philibert de Commerson nous apportent donc les premiers témoignages sur cette vision toute nouvelle qu'eurent les découvreurs européens des particularités les plus frappantes de la culture tahitienne du XVIII^e siècle.

La plupart des compagnons de Bougainville se sont contentés de transmettre leurs commentaires par écrit. Seul, le botaniste a su mettre au service de l'ethnographie, telle qu'on la concevait à cette époque, des dons d'observations qui, malgré quelques erreurs, surpassaient ses talents de dessinateur. Nous pouvons d'ailleurs avoir la certitude que Commerson, s'il avait vécu assez longtemps, n'aurait pas accepté de publier ses dessins à l'état brut et qu'il les aurait recomposés avec un artiste professionnel. Mais tels qu'ils sont, avec les notes manuscrites qui les accompagnent, ils conservent toute la valeur que peuvent avoir des esquisses originales et authentiques réalisées sur place. Il faut rappeler aussi que ces relevés ont été faits à Hitiaa, un district de la côte est de Tahiti, qui restera longtemps peu connu des navigateurs anglais. Ceux-ci, à la suite de Wallis, continueront à aborder de préférence dans la baie de Matavai, à la "Pointe Vénus". Enfin, les documents



Journal de Commerson Terres de Cuiros



Journal de Commerson Ebauche de carte de Tahiti

datant de cette époque sont d'autant plus précieux qu'une partie des témoins matériels que les Tahitiens fabriquaient encore en 1768 tomberont en désuétude ou disparaîtront dès la fin du XVIII^e siècle.

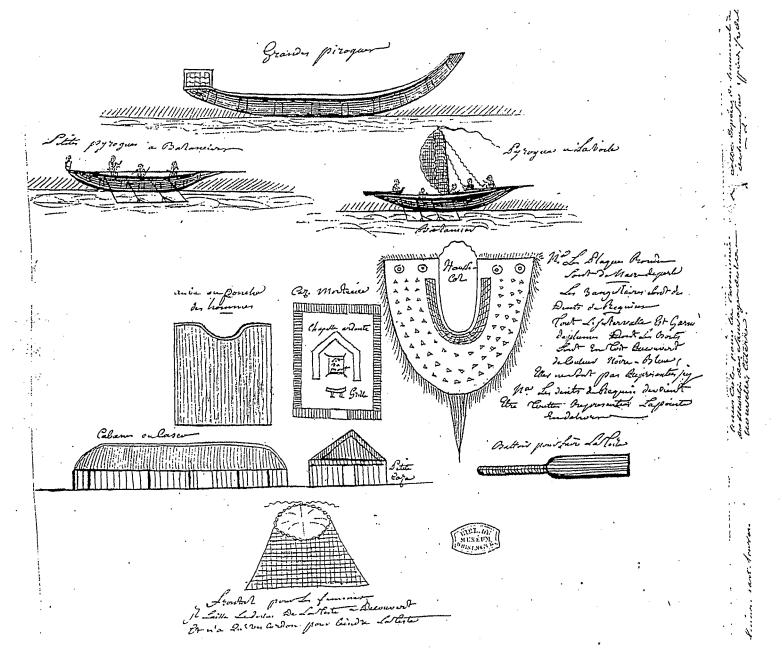
Les pirogues

C'est à Commerson que nous devons la première illustration d'une pirogue tahitienne de lagon ou *va'a motu*. Le croquis du naturaliste¹, malgré ses imperfections, est plus précis que la gravure qui en a été tirée pour la publication dans "Le Voyage autour du Monde" de Bougainville (f° 311):

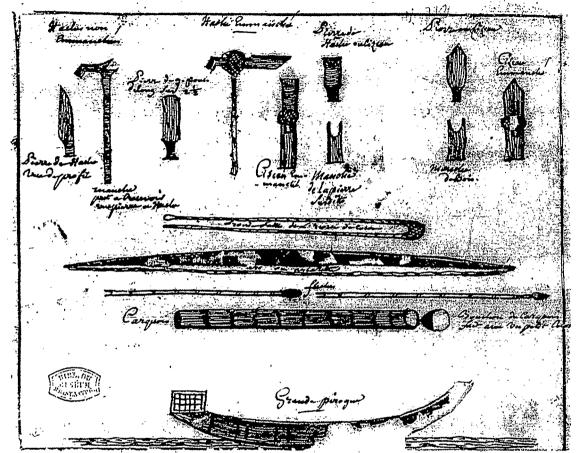
Ces pirogues simples, à balancier et à voile, avaient une longueur qui variait entre sept et douze mètres environ. Elles étaient utilisées surtout pour la pêche et pour se déplacer le long des côtes ou entre des îles peu éloignées. La coque, creusée dans un ou deux troncs d'arbres, avait une section transversale en U. Sur le dessin de Commerson on distingue assez bien la pièce de bois rapportée prolongeant l'avant de la pirogue et le poteau sculpté qui dominait quelquefois le tableau surélevé de la poupe. La planche qui parait oblique était fixée horizontalement sur la traverse avant du balancier : elle servait de support au mât et de points d'attache des haubans. Elle contribuait aussi à l'équilibre de l'embarcation quand celle-ci était sous voile, alors que toutes les petites pirogues, *va'a*, manoeuvrées à la pagaie, ne disposaient que du balancier pour assurer leur stabilité.

Commerson a figuré les pitons qui, par un système d'attache indirecte, maintenaient le flotteur en place, mais, en fait, à l'arrière, la traverse souple était fixée directement au balancier (ama), sans l'aide de chevilles. Il s'est trompé aussi en ne remarquant pas que c'était le gui, fait en deux parties, qui se recourbait pour maintenir le sommet de la voile ('ie) au-dessus du mât (tira). Mais il a représenté avec exactitude la guirlande de plumes qui indiquait le sens du vent et le bouquet de feuilles qui décorait le haut du mât. La voile, avec ses quadrillages, évoque les nattes en

 ^{1 -} Le croquis de cette pirogue est représenté page 178



De La Nouvelle Cythere





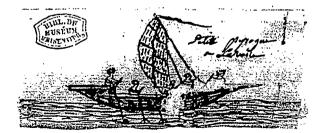


Queb - Que Louche

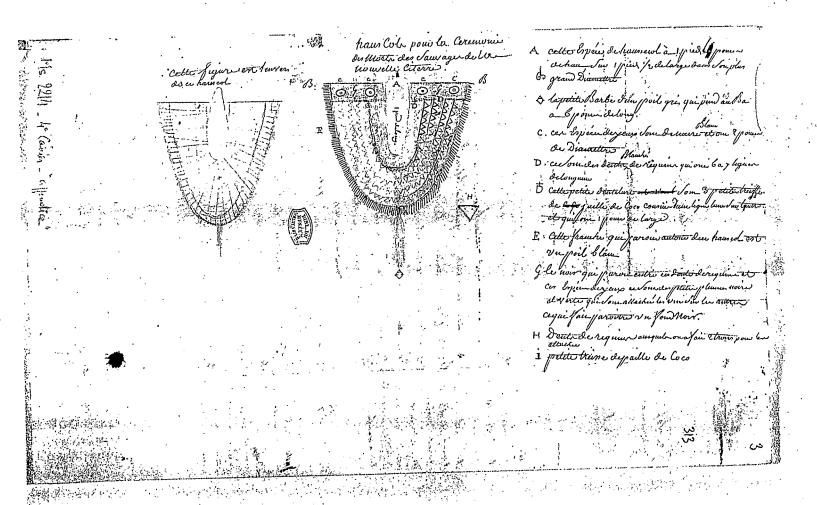


Bann Servand --Per neuma Cine De Siegen deglow & D'oralles DeMust





Journal de Commerson f° 319, B.C.M.



Journal de Commerson f° 313, B.C.M.



Bali, pirogues à balancier

feuilles de pandanus qui la constituaient. Tous les cordages étaient en fibres de bourre de coco tressée. Ces pirogues à voile étaient dirigées à l'aide d'une grande pagaie (boe fa'atere). On devine qu'à l'avant se trouvaient des provisions, probablement des fruits de l'arbre à pain. Sur un autre dessin, le botaniste a représenté un de ces 'uru, ou fruit de l'Artocarpus altilis, à la forme allongée. (f° 319)

(f° 312) Trois pirogues sont regroupées dans la partie supérieure d'un autre folio du manuscrit. La "petite pirogue à balancier" et la "pirogue à voile" sont du type *va'a motu*, comme celle du dessin précédent, mais la reproduction est moins précise. Au-dessus, Commerson a probablement voulu représenter une "grande pirogue" double de transport ou un *pahi tamai*, une pirogue de guerre, mais sa forme est trop simplifiée pour être vraiment identifiable.

On se demande aussi ce que l'auteur a voulu figurer en barrant les coques des pirogues de doubles lignes verticales. Cherchait-il ainsi à évoquer des pirogues "cousues", construites avec des planches assemblées bord à bord et réunies par des ligatures en bourre de coco tressée ? Cette méthode était surtout pratiquée pour la fabrication des grandes pirogues, *pahi*, dont la coque, de section en V, était montée sur une quille. Pour la guerre ou la parade, ces pirogues doubles étaient propulsées par de nombreux pagayeurs. Pour le transport entre les îles, elles recevaient un équipement différent et une ou deux voiles.

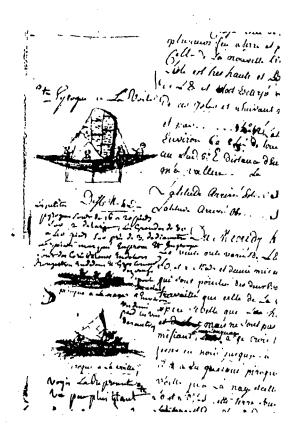
Les outils

Avant l'arrivée des Européens, les Polynésiens n'utilisaient pas de métal et ils n'avaient pas de clous. Pour assembler des pièces de bois, ils faisaient des trous avec des perçoirs en pierre ou en coquillage. Des herminettes, de dimensions variables selon le travail à accomplir, constituaient leur principal outillage. Elles étaient taillées dans une roche volcanique dense, puis les surfaces étaient

plus ou moins polies et le tranchant était aiguisé par frottement sur des polissoirs en pierre.

(f° 319) Les dessins de Commerson nous montrent des lames d'herminettes du type classique particulier aux îles de la Société. On en voit le profil, puis la face frontale, avec un tenon aminci pour faciliter l'emmanchement. Ces herminettes ont une section transversale triangulaire, l'arête médiane se trouvant sur la face interne, un biseau en triangle plus ou moins allongé et un tranchant droit ou peu convexe. Le dessinateur a reproduit aussi le manche en bois avec sa partie coudée, parfois évidée, destinée à recevoir le tenon de l'herminette. Pour assurer une meilleure fixation et donner plus de souplesse au dispositif, on placait un petit coussinet de matière végétale entre le bois et le tenon de pierre, puis on ligaturait solidement l'ensemble en répartissant harmonieusement les brins de fibres de coco tressés. Sur les dessins de Commerson, on voit une herminette complètement emmanchée, puis un ciseau de pierre fixé à un manche court par une ligature. Ces ciseaux étaient parfois eux-mêmes attachés à un manche coudé et ces outils en trois parties, qui pouvaient être orientés suivant les besoins, étaient utilisés pour creuser la partie pointue des pirogues. Les Tahitiens façonnaient aussi des gouges, mais il se servaient surtout de l'herminette pour creuser les pirogues ou tailler des planches, pour sculpter des formes humaines dans le bois ou la pierre et pour préparer les poteaux et la charpente des maisons.

Ces travaux étaient exécutés par des hommes sous la direction de maîtres artisans appelés *tahu'a*. Ces experts avaient les connaissances techniques nécessaires, mais ils savaient aussi, par leurs prières et leurs offrandes, se concilier la faveur des divinités qui devaient les protéger des erreurs et des accidents pendant la durée de l'ouvrage. Quand ils travaillaient sur commande, ils étaient rémunérés en vivres, cochons, fruits, tubercules ou avec d'autres biens matériels comme les étoffes en écorce battue.



Journal de Commerson fo 149

L'habitat

(f° 312) Commerson, après nous avoir montré des pirogues, nous donne une idée des autres réalisations de ces artisans. Son dessin d'une "cabane ou case" représente un fare pote'e, aux extrêmités arrondies. Ces longues maisons, recouvertes de feuilles de pandanus, pouvaient abriter plusieurs familles. Elles servaient d'abri pour dormir et de lieu de réunion. Les plus grandes mesuraient jusqu'à cinquante mètres pour une largeur de huit à dix mètres. Elles étaient surtout réservées aux familles de chefs et à l'accueil des visiteurs. On y donnait aussi des spectacles de danses et de pantomimes. Les maisons rectangulaires à pignon étaient plus petites, avec une toiture en feuilles de cocotier tressées. Des parois à claire-voie, faites de baguettes verticales, offraient une bonne aération à ces constructions dont le sol était recouvert d'herbe sèche et de nattes. Les maisons n'étaient pas regroupées en villages, mais réunissaient une grande famille dans un espace d'habitation entouré d'une clôture et d'arbres fruitiers. Les fare rectangulaires servaient aussi de cuisine et d'abri pour les femmes qui battaient les écorces pour en faire des étoffes.

(f° 319) Le mobilier était assez sommaire : les vêtements et les ustensiles domestiques étaient suspendus, les objets précieux enfermés dans des coffres. Commerson nous donne un exemple d'un "banc" à quatre pieds. Ces sièges, en bois sculpté dans la masse, étaient réservés aux chefs, des modèles plus petits et plus élégants servaient d'appui-nuque. Le botaniste, en esquissant le profil de ce type d'objets, a correctement suggéré la concavité longitudinale du plateau.

Les armes et les sports

Les hommes, qui fabriquaient eux-mêmes leurs armes et leurs ornements guerriers, gardaient toujours près d'eux leur lourde massue en forme de lance ('omore). Commerson a dessiné un autre objet assez courant au XVIII^e siècle, la fronde (ma'a), une

longue tresse en fibres végétales avec une partie élargie pour maintenir le galet qui servait de projectile et que les Polynésiens lançaient avec une grande force et beaucoup de dextérité. Audessous, on distingue un arc complet (vana), mais cet objet ne fait pas partie des armes, puisque, contrairement à la fronde, il n'était jamais utilisé à la guerre. Le tir à l'arc était un sport de compétition en même temps qu'un jeu rituel. Les chefs se mesuraient à leurs nobles invités, surtout au moment des fêtes saisonnières, en lançant le plus loin possible des flêches en bambou ('obe) dépourvées d'empennage. Commerson a dessiné deux de ces flêches avec leur pointe rapportée, en bois durci au feu et le carquois de gros bambou qui complétait l'équipement d'un archer. Il a ajouté une note pour préciser qu'une petite noix de coco servait de "bouchon" au carquois.

Le Taumi

Le "Hausse-col" ou *taumi* était un des plus beaux ornements portés par les chefs de guerre et peut-être par les archers quand ils étaient en costume de fête. Commerson a signalé qu'il était utilisé "pour la cérémonie des morts" à laquelle il avait assisté, on le verra plus loin. Il a consacré trois dessins détaillés à cette parure précieuse et les a accompagnés de commentaires assez précis. Sans aucun doute, il a eu entre les mains au moins un exemplaire de cet ornement qui faisait probablement partie des objets ethnographiques recueillis à Tahiti par les Français.

(f° 312) Le premier dessin donne une vue d'ensemble de la face frontale du *taumi* et Commerson énumère à côté les principaux matériaux qui entrent dans la composition du décor : la nacre de l'huitre perlière, des dents de requin, des plumes bleu-noir.

(f° 313) Le deuxième dessin représente d'abord l'envers du hausse-col et montre comment est organisée la structure en fer à cheval qui lui sert de base. Commerson en donne les dimensions en pieds, ce qui correspond à environ 40 centimètres de haut, 45 centimètres pour "le plus grand diamètre", et 30 centimètres

pour la hauteur de la partie échancrée. Il n'a pas décrit la technique de fabrication, mais nous savons que les bandes de vannerie faites de petites tresses de bourre de coco entrecroisées sont fixées sur des baguettes : cette armature rigide est bien visible sur le deuxième dessin de Commerson.

(f° 313) A côté du troisième dessin qui représente, de façon plus détaillée, la face antérieure du taumi, l'auteur a noté en pieds, pouces et lignes, les dimensions des principaux éléments décoratifs. C'est un travail minutieux et précis qu'il a complété ainsi : "les espèces d'yeux sont de nacre". Il n'était pas du tout absurde de comparer les deux paires de ronds en nacre qui ornent la partie supérieure du pectoral à des yeux, car c'était bien, pour autant qu'on puisse le savoir, ce que les Tahitiens voulaient représenter. Commerson a esquissé rapidement les trois rangées de dents de requin qui sont parallèles au contour de l'objet, en précisant que leurs pointes sont dirigées vers l'extérieur. A droite du troisième croquis, il a représenté le détail d'une de ces dents de requin "auxquelles on a fait deux trous pour les attacher". Puis il note que "le noir qui paraît entre ces dents de requin et ces espèces d'yeux (sont) {est fait} de petites plumes noires et vertes qui sont attachées les unes sur les autres, ce qui fait paraître un fond noir." Ces plumes noires avec des reflets bleus ou verts étaient prélevées sur des oiseaux Frégates et surtout sur des Pigeons sauvages. Une autre remarque concerne les franges en poils de chien blancs qui décorent le pourtour du taumi. Tous ces ornements sont fixés aux baguettes de l'armature par des liens en fibres végétales qui traversent la vannerie. Enfin, Commerson est le seul à avoir signalé un élément de décoration qui n'existe plus sur les exemplaires conservés dans les musées : une "petite barbe" et des poils gris qui pendaient à la base du taumi, sur une hauteur de quelques centimètres. Les ornements en "barbe de vieillard" étaient plus fréquents aux Marquises, mais ils existaient aussi aux îles de la Société.

Ce "hausse-col" était attaché autour du cou par des liens en bourre de coco tressée. Quelquefois les chefs de guerre portaient deux *taumi*, un sur la poitrine et l'autre dans le dos, car la structure serrée de la vannerie et des plumes assurait leur protection contre les jets de pierres ou les coups de lances. Pour les guerriers, les "yeux" de nacre et les dents de requin avaient certainement une valeur symbolique exprimant la vigilance et l'agressivité. Mais Bougainville et ses compagnons n'avaient pas vu de combats et c'est vraisemblablement à l'occasion de la cérémonie funéraire dont ils ont été les témoins que Commerson a pu dessiner et décrire un *taumi*.

Les coutumes funéraires

"Cérémonies. Leurs morts sont d'abord exposés dans une espèce de chapelle sur un espèce de lit de parade mortuaire, ensuite sur une petite table ou grillage placée dans l'endroit le plus échauffé des rayons du soleil, le tout est entouré de pieux. L'entourage au devant d'une case où ils se mettent pour faire leurs cérémonies qui sont de danser et sauter autour du mort en lui faisant de la teste des révérences en marque de respect et de tems en tems c'est à dire de jour à autre, ils le tournent dans un autre sens le frottant soir et matin d'huile de coco en répétant les cérémonies susdites jusqu'à ce qu'il soit sec. Ce qui fait croire cela c'est qu'on en a vu un qui étoit sec, pendu par le col avec les mains liées et croisées sur l'estomac et avec un grand haussecol fait avec des dents de requin et des plumes de volailles ou d'oiseaux..."

Ces descriptions que nous devons à Commerson sont d'autant plus précieuses qu'après le passage de Bougainville, peu d'Européens ont eu l'occasion d'être les témoins oculaires de ces rites funéraires. Le botaniste a donc observé le *taumi* sur un corps momifié, alors que d'autres témoins, comme Fesche, l'ont vu sur des "prêtres", probablement des chefs venus accomplir une cérémonie auprès d'un de leurs parents défunt. (f° 312) Commerson a laissé un croquis très sommaire de ce *fare tupapau*, ou maison du mort, une de ces plates-formes sur lesquelles on exposait les cadavres des chefs après les avoir embaumés. De cette "case mortuaire" on reconnait la palissade qui l'entourait et l'abri, vu en

coupe, qui, en réalité consistait en quatre ou six poteaux supportant un toit léger en feuilles de pandanus ou de cocotier. La plateforme qui supportait le cadavre était fixée aux poteaux, à mihauteur. Sur le dessin, devant l'abri, on distingue un tabouret
destiné probablement au gardien de ce site funéraire.
Contrairement à ce que pensait Commerson, les corps desséchés
n'étaient pas brûlés, mais après avoir été enveloppés d'écorce
battue, ils étaient enterrés près des lieux de culte ou cachés dans
des anfractuosités de la montagne.

A Tahiti toutes les cérémonies religieuses importantes étaient célébrées au *marae*, mais Bougainville et ses compagnons n'ont pas eu l'occasion d'observer ces constructions en pierres. Il faudra attendre les voyages de James Cook et les nombreux dessins rapportés par les artistes qui l'accompagnaient pour avoir des connaissances plus précises sur la religion tahitienne d'autrefois, ses rites et l'accomplissement de certaines cérémonies funéraires.

Le vêtement

Les étoffes en écorce battus ne servaient pas seulement à entourer les morts. Elles constituaient surtout la matière principale des vêtements que portaient les Tahitiens du XVIIIe siècle. En nous montrant "un battoir pour faire la toile" et deux pièces d'habillement, Commerson nous donne une idée des activités féminines de cette époque. Avec ce battoir en bois, ou i'e, dont les quatre faces striées étaient plus nettement dans le prolongement du manche que sur le dessin, les femmes frappaient la partie interne des écorces du murier à papier ou de l'arbre à pain, pour les élargir et les assouplir. Elles travaillaient sur de longues enclumes de bois, en rythmant les coups de battoirs et préparaient ainsi de longues pièces de tapa qu'il suffisait de découper pour obtenir un vêtement. (f° 312) En dessinant une "aube ou poncho des hommes", Commerson a représentté un tiputa. Les femmes le mettaient aussi, mais elles portaient plus souvent le pareu, comme un pagne. Le dessinateur a figuré les stries du battoir à tapa, ce qui est tout à fait conforme à la réalité, et il a également tracé des lignes parallèles sur le *tiputa*, voulant peut-être ainsi évoquer un décor. A l'époque de Bougainville, les *tapa* étaient surtout blanchis aux soleil ou teints en jaune dans la masse et on connait peu de motifs peints à la main. On sait cependant qu'ils existaient et le dessin de Commerson en serait un précieux témoignage, à moins qu'il n'ait voulu simplement montrer les lignes que les stries en creux du battoir imprimaient sur l'étoffe.

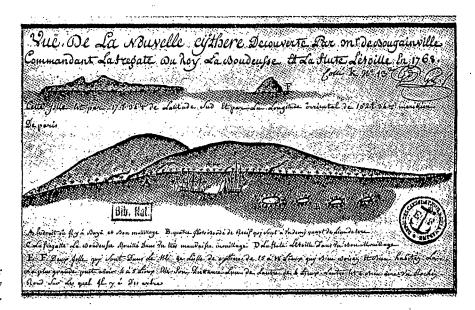
(f° 312) Au bas du même folio, Commerson a représenté un "frontal pour les femmes." "Il laisse, ajoute-t-il, le dessus de la tête à découvert et n'a qu'un cordon pour ceindre la tête." "Frontal" est plus joli que le mot de visière qu'on emploierait aujourd'hui. Ces objets, dont le nom tahitien est taumata, étaient tressés à partir d'une armature légère qui comportait une baguette de bois droite à l'avant, et sur chaque côté, des tiges recourbées vers l'arrière. Une autre partie courbe passait devant le front. A l'intérieur, un tissu assez serré en fibres végétales nouées, était tendu et fixé à ce cadre par des ligatures ornementales. Ces taumata sont connus par de rares pièces de musée qui datent des voyages de James Cook et cette technique assez compliquée semble avoir été abandonnée assez tôt. Mais jusqu'au milieu du XIXe siècle, les habitants des îles de la Société portaient des taumata rapidement tressés avec des feuilles de cocotier qu'ils jetaient et remplaçaient chaque fois qu'ils en avaient besoin pour se protéger la figure des rayons du soleil.

L'histoire des objets

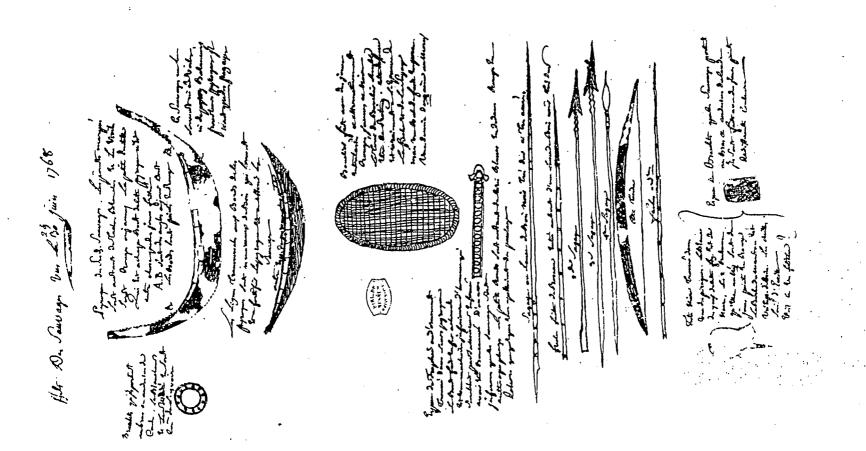
Il est certain que Bougainville et Commerson avaient emporté de Tahiti, sur *la Boudeuse* et *l'Etoile*, beaucoup de coquillages, de plantes, mais aussi de nombreux objets mobiliers et en particulier de grandes quantités de *tapa* qu'ils avaient reçus en cadeau ou en échange des haches, des clous, des perles, etc... qu'ils distribuaient. Malheureusement ces pièces de collection ont été dispersées au moment de la Révolution et si certaines d'entre elles, arrivées au Cabinet ou au Jardin du Roi, se trouvent encore dans nos musées, elles sont rarement identifiables. Parmi les objets dont

l'origine pourrait être attribuée, avec quelque vraisemblance à l'expédition de Bougainville, on peut citer : une grande pièce de *tapa* blanc et une herminette emmanchée en trois parties, conservées au Museum d'histoire naturelle de La Rochelle ; deux petites herminettes emmanchées de l'Hôpital militaire de Rochefort, probablement rapportées par le chirurgien Vivez ; deux *tapa* blancs recueillis par le Musée de l'Homme. Ces deux pièces, quand elles sont déployées ont une forme cylindrique et pourraient avoir fait partie d'un costume de danse féminin.

Les échantillons botaniques récoltés par Commerson avaient été envoyés au Jardin du Roi depuis l'Île de France. Dans les caisses se trouvaient aussi des objets ethnographiques, mais il n'en existe aucune liste et nous ne pouvons plus savoir ce qu'ils sont devenus. Il nous reste, parmi les premiers témoignages que le botaniste nous a laissés sur la culture tahitienne, des dessins qui peuvent être comparés à des objets semblables, rapportés par d'autres navigateurs.



La Nouvelle Cÿthère, Ile de Tahiti découverte par M. de Bougainville Commandant La Frégate du Roy La Boudeuse et la Flute L'Etoile en 1768, A.N.



Journal de Commerson f° 318, B.C.M.

La Mélanésie Insulaire : Le Nord-Ouest des Iles Salomon au temps de Bougainville

Les 29 et 30 juin 1768, Bougainville se trouvait en vue de l'île qu'il allait nommer Choiseul, avant de se diriger vers le détroit et l'île qui portent son nom, puis vers la Nouvelle Bretagne. Au cours de ces passages rapides à proximité des côtes, les échanges avec les insulaires furent des plus limités. Quelques pirogues se présentèrent cependant et les dessins que Commerson fit à cette occasion viennent utilement compléter ses propres notes et les observations transmises par Fesche, Vivez, Saint-Germain et Caro.

Les navigateurs français remarquèrent deux sortes de pirogues : des grandes pirogues qui mesuraient près de dix mètres et pouvaient embarquer une vingtaine d'hommes, puis de petites pirogues de forme un peu différente. Tous les observateurs furent frappés par l'absence de balancier pour assurer l'équilibre des grandes pirogues, une particularité peu fréquente dans le Pacifique. Ces embarcations, très relevées aux deux extrêmités, étaient "très bien travaillées et ornementées". Elles n'avaient pas de voiles et elles étaient manœuvrées par de nombreux pagayeurs. Au milieu se trouvaient des sortes de "pavillons" rouges ou jaunes. Le premier dessin de Commerson représente une de ces grandes embarcations avec des "taches blanches" sur la coque. Le botaniste a voulu montrer un exemple de ces pirogues "ornées de différentes espèces de nacre imitant un soleil." A la proue et à la poupe, il a figuré des dentelures qui représentent des découpures angulaires "à jour", " dont les bords sont peints de rouge." Les barres transversales au niveau des fargues évoquent "les morceaux de bois" qui renforçaient la coque et servaient de bancs aux pagayeurs.

On sait que ces anciennes pirogues, de type "Mon", des Salomon du nord, fines et légères, étaient construites avec des planches assemblées et décorées avec art de magnifiques sculptures de proue et d'inscrustations de nacre. Des frises découpées en forme d'oiseaux, de poissons ou de figures géométriques ornaient les bords supérieurs.

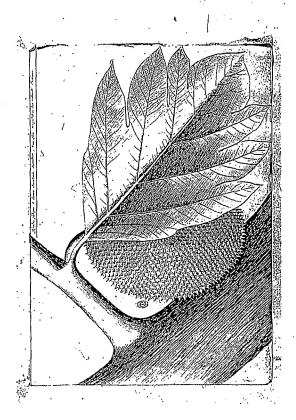
Les petits modèles de pirogues avaient probablement des structures similaires, mais leurs extrêmités étaient beaucoup moins relevées.

Des autres témoins de la culture matérielle des îles Choiseul et Bougainville, les navigateurs français n'ont vu que les ornements corporels et les armes portées par les pagayeurs. D'après les compagnons de Commerson, ces hommes avaient des coquillages sur le front, probablement des ornements circulaires de type "kap-kap", des bracelets "en dents de sangliers", plus précisément, en dents de cochons sauvages, "ou en petites Porcelaines blanches" et des brassards en vannerie fine. Commerson a dessiné deux de ces bracelets : celui qui est tout en haut, sur la partie gauche du folio, serait en ivoire, probablement en dents de porc. L'autre dessin qui est à l'opposé, en bas de la page, représente un brassard tressé en fibres végétales de différentes couleurs.

Pour ce qui était peut-être un autre élément de parure ou bien un "bâton funéraire", il faut se référer à la note qui accompagne le dessin : "Espèce de trophée ou d'ornement trouvé dans leurs pirogues. Le bout fait en fer à cheval est une mâchoire inférieure d'homme... Les petits ronds sont autant de Cauris blancs en dedans, rouges en dehors que quelques uns appellent des porcelaines". Commerson voyait dans le fait que la mâchoire était noircie par la fumée et semblait "boucanée" une preuve que les habitants de ces îles étaient anthropophages. Dans de nombreux archipels du Pacifique, les mâchoires humaines étaient conservées comme trophée par les guerriers.

Commerson s'est demandé si la tête humaine préparée, trouvée également dans une pirogue, avec de la nacre pour "le blanc des yeux", de l'écaille pour les oreilles et une barbe en matière végétale, n'était pas un "fétiche". Dans les deux cas, il devait s'agir surtout de trophées de guerre.

Le dessin en forme d'ellipse qui se trouve au milieu du folio, avec une surface interne quadrillée et des bords hachurés, représente incontestablement une arme défensive que Commerson



Iridaps rimma, dessiné sur les esquisses et échantillons secs ramenés de Manille par Sonnerat, classé par Commerson dans projet d'histoire naturelle des isles de la mer du Sud, de Taïti, des Philippines, B.C.M.
Artocarpus, arbre à pain.

décrit ainsi : "Bouclier faits avec des joncs entrelacés et alternativement rouges, jaunes et noirs." Il avait raison en supposant que la bordure de ces objets était en rotin. Il remarquait en même temps que ces boucliers étaient résistants et à l'épreuve des flêches et sagaies. Les hommes des îles Salomon fabriquaient de très beaux boucliers incrustés de nacres décoratives, comme la coque des pirogues, et d'autres types, plus simples, en rotin tressé, plus ou moins ornés par des brins de couleurs variées.

Les autres armes esquissées par Commerson étaient toutes offensives et utilisées dans les combats :

- une sagaie ou lance mince, en bois très dur, à deux pointes ;
- deux sagaies à pointe barbelées ;
- une autre sagaie à pointe lancéolée ;
- une flêche en roseau, avec une pointe rapportée en bois très dur ;
- une autre flêche similaire;
- un arc avec des taches blanches qui représentent probablement les parties claires d'une enveloppe décorative en fibres végétales. La corde était en rotin.

Les armes mélanésiennes sont nombreuses dans les musées, mais leur origine précise est souvent difficile à déterminer : des décors caractéristiques aident parfois à retrouver ces provenances.

Commerson et le voyage de Bougainville

Dès le retour de la Boudeuse et de l'Etoile à Saint Malo et à Rochefort, en 1769, le voyage de Bougainville et de ses compagnons connut un vif succès. Le navigateur français avait découvert ou cru découvrir de nombreuses îles du Pacifique et avait pris possession de plusieurs d'entre elles, au nom du roi de France. Il avait traversé des archipels et cotoyé des terres que nul Européen ne connaissait encore. Il dut son plus grand triomphe aux récits enthousiastes qu'il rapportait sur la "Nouvelle-Cythère", cette île de Tahiti, qui devint rapidement célèbre et que pourtant l'Anglais Samuel Wallis avait découverte un an avant lui.

Mais très vite, la réussite complète des trois expéditions du capitaine Cook, accomplies entre 1768 et 1780, allait éclipser pour longtemps la popularité de ce qui était considéré à tort comme la

première circumnavigation française. Une dizaine de navires français avaient déjà traversé le Pacifique, mais ces voyages entrepris pour des raisons commerciales sont encore peu connus. Les voyages de James Cook, qui avait bénéficié de conditions très favorables, furent en leur temps, des modèles en de nombreux domaines : observations astronomiques, cartographie, découvertes et explorations, histoire naturelle, études ethnographiques, iconographie, hygiène et santé des équipages, etc. Ces expéditions avaient été soigneusement préparées avec l'appui d'une marine anglaise puissante et entreprenante. James Cook avait eu la sagesse, mais aussi les moyens, d'embarquer avec lui des savants et des artistes. Les résultats scientifiques furent publiés rapidement et ils restent avec les journaux de bord rédigés au cours des trois voyages, la meilleure source d'informations pour le XVIII° siècle.

Par comparaison, le voyage de Bougainville fait figure d'aventure un peu improvisée, menée par des gentilshommes plus épris d'idéalisme que doués de sens pratique. Mais il est juste d'accorder à Bougainville et à ceux qui l'accompagnaient bien des circonstances atténuantes pour leur relatif échec. Après les grands voyages de découverte et depuis le XVIe siècle, la France n'avait plus de véritable tradition maritime. La guerre de Sept ans et la perte de ses possessions américaines l'avaient affaiblie et repliée sur ses forces terrestres. Au siècle des Lumières, l'esprit de conquête, les grandes entreprises de colonisation n'étaient plus dans l'air du temps mais les Français rêvaient encore d'une grande terre inconnue située quelque part dans le Pacifique, où ils pourraient apporter leurs idées de progrès et les bienfaits de la civilisation occidentale. Leur surprise fut donc grande de trouver à Tahiti, ces "Utopiens" comme les nommait Commerson, doués de toutes les vertus que leur prêtèrent généreusement des Français aveuglés par leurs propres espérances d'une humanité parfaite. Ces convictions qui les imprégnaient les ont empêchés de voir toute la réalité et de là naquit le mythe de "bon Sauvage" qui n'en finit pas d'influencer, à l'envers ou à l'endroit, notre littérature de voyage. Bougainville n'avait publié que les récits qui, pensait-il, intéresseraient ses contemporains, en laissant de côté les résultats scientifiques dont la lecture aurait paru trop ardue. Et c'est ainsi que la vie et les moeurs des habitants de la Nouvelle-Cythère devinrent une pâture de choix pour les philosophes et les littérateurs, mais laissèrent les savants sur leur faim de connaissances solides.

Il a fallu attendre les travaux récents d'un archiviste érudit, Etienne Taillemite, pour que soient enfin connus d'un public curieux, les journaux et les notes de voyage des compagnons de Bougainville. En les comparant, les chercheurs y trouvent des sources d'informations précieuses, mais pas toujours fiables, sur la société tahitienne du XVIII^e siècle.

Malgré les réserves qu'il faut faire sur une exploration un peu aventureuse et incomplète, il serait très injuste d'en sous-estimer les résultats. Tout autant que les récits de Samuel Wallis, ceux des Français nous apportent un témoignage vivant sur des sociétés qui avaient eu alors très peu de contacts avec des Européens. La traversée des Tuamotu, les premières observations sur les Tahitiens du district de Hitiaa et leurs chefs, les relations que ceux-ci établirent avec les étrangers, la culture matérielle à cette époque et quelques aperçus sur les coutumes funéraires constituent une documentation irremplaçable que des informations recueillies par d'autres navigateurs occidentaux viendront compléter et parfois corriger, par la suite. Nos connaissances sur la Polynésie à la période du contact, sont établies à partir de nombreux faits et d'observations directes : parmi ces sources, le voyage de Bougainville tient une place honorable. Et il est très utile de mieux faire connaître des documents oubliés ou inédits. On peut même espérer que d'autres éléments de documentation, enfouis dans des archives publiques ou familiales, reviendront peu à peu à la surface, même s'ils paraîssent à priori avoir peu d'importance.

On a dit que le voyage de Bougainville, malgré des instructions qui lui donnaient des visées à la fois pacifiques et scientifiques, avait été entrepris dans une conjoncture défavorable. Une autre personnalité aurait peut-être su tirer un meilleur parti des circonstances et mieux exploiter les résultats de l'expédition. Mais Bougainville, qui possédait une vaste culture scientifique et

littéraire, était plus à l'aise dans les salons parisiens que dans les navigations difficiles. Il avait su cependant s'adjoindre des marins expérimentés, sinon, que serait-il advenu de cette expédition aux prises avec tant de dangers nouveaux et imprévus ?

Avant la fin du voyage, Saint-Germain, "écrivain" à bord de la Boudeuse, exprimait déjà sa déception et reprochait à Bougainville sa timidité devant l'événement, sa prudence excessive et son manque de curiosité. Plus lucide que ses compagnons, il s'épanchait dans son journal : "La façon dépourvue de précautions dont cette traversée a été entreprise nous sont (sic) d'autant plus sensible qu'elles nous font perdre le fruit de toutes nos peines. Depuis Cyterre, l'on a découvert diverses terres présentant les plus belles aparances par leur grandeur, leur situation, leur élévation, les peuples dont elles étoient couvertes. Mais pressés par le défaut de vivre, nous n'avons pu en visiter aucune. Que pouvons-nous même dire sur Cyterre? Avons-nous vu l'intérieur du pays? M. de Commerson aporte-t-il la notte des trésors qu'elle renferme ou peut renfermer en fait d'histoire naturelle, plantes ou mines? ..." Rien ne prouve que Commerson, ainsi mis en cause, adhérait à ces critiques. De tous les compagnons, il était le plus pénétré d'idéalisme et des idées généreuses de son temps. Il croyait avoir trouvé à Tahiti, l'Utopie, nom que Thomas More "avait donné à sa république idéale". Dès le début, sa vision des Tahitiens et de leurs coutumes fut amplement faussée par ce parti pris. Mais là encore, ne soyons pas trop sévères. Il est après tout réconfortant, en notre siècle de sinistres utopies programmées, de penser que des hommes qui n'étaient pas des sots, ont un jour pris Tahiti pour modèle, de toute leur pensée et de tout leur cœur. Il ne faut pas oublier que c'est dans son optimisme que Commerson a puisé des intuitions qui échapppèrent à bien des Occidentaux venus après lui pour découvrir, redécouvrir ou juger la culture ma'ohi. Commerson s'émerveilla sans réserve pour ce qu'il y avait, en effet, d'admirable dans une société équilibrée, sans conflits apparents, qui avait su faire de l'amour, de la musique et des jeux plus que de simples dérivatifs aux labeurs quotidiens. Ceux-ci, dans une île favorisée par la nature, n'avaient d'ailleurs rien d'austère. Commerson s'extasiait sur tout ce qu'il voyait ou croyait deviner, depuis les qualités physiques que les Polynésiens, en effet, cultivaient soigneusement, jusqu'aux techniques diverses qui les faisaient vivre et produire des chefs d'œuvre, comme leurs pirogues, leurs maisons et "les instruments de leurs arts quoique tirés de matières brutes dignes cependant d'être comparés aux nôtres par le choix des formes et la sûreté de leurs opérations."

Commerson se posait des questions sur les migrations des Polynésiens, sur leur langue et il eut la sagesse de ne pas tenter d'y répondre. Ses intuitions sur ce que les Européens appelaient "le vol" et dont ils furent souvent victimes, sont restées longtemps inédites ; il avait compris les principes de l'échange et de la redistribution dont l'importance était fondamentale dans ces sociétés insulaires. Il entrevoyait aussi tout ce que les Tahitiens, par leurs relations harmonieuses avec leur environnement, pouvaient enseigner aux Occidentaux.

Après l'escale de Tahiti, l'enthousiasme des navigateurs français fut quelque peu tempéré par la présence à bord de 'Ahutoru. Ce Tahitien de la côte est avait tenu à s'embarquer avec son ami Bougainville qu'il nommait Putaveri. Premier visiteur tahitien en France, il fut aussi le premier informateur polynésien. Mais une fois de plus, personne ne sut vraiment mettre à profit ses connaissances, même si nous lui devons les meilleurs renseignements ethnographiques recueillis par Bougainville. Il n'est pas sûr que la présence de 'Ahutoru ait beaucoup aidé Commerson à perdre ses illusions sur la terre d'Utopie, mais la philosophie qui va avec les convictions personnelles, est une chose, le travail en est une autre. Commerson avait noté, parmi tout ce qui, chez les Tahitiens, était "marqué au coin de la plus parfaite intelligence ... toutes leurs plantes connues et distinguées par des noms qui vont jusqu'à en indiquer les affinités..." Le botaniste savait de quoi il parlait. Travailleur infatigable, passionné par son métier et toujours accompagné de sa fidèle servante Jeanne Baret, Commerson avait herborisé au cours des neuf jours passés à Tahiti. Il est probable qu'un séjour plus long lui aurait permis de faire de plus

amples récoltes de la flore et de la faune locales et qu'il aurait conservé avec plus de soin ses collectes et ses notes de terrain. Des descriptions botaniques complètes adressées à temps aux savants de son époque auraient certainement donné à son nom l'importance qu'il méritait dans la classification des plantes de Tahiti.

L'arbre "evi", Vi Tabiti ou Spondias dulcis Parkinson, aurait peut-être conservé le nom de Pondea cytherea ou Spondias cytherea (Sonn., d'après Pierre Sonnerat). Aujourd'hi encore, à Tahiti, on appelle son fruit "Pomme-cythère", comme un dernier souvenir de Bougainville. Le "bonnet carré" de Commerson ou Barringtonia asiatica (L.) Kurz porterait peut-être son nom. Dans les flores de Tahiti, on ne trouve, discrètement, que des Commersonia, Commersonia echinata, Forster; Commersonia bartramia (L.Merr.) ou Sterculiacées, les Ma'o des Tahitiens, arbres peu connus de moyenne altitude.

Que sont devenues les collections recueillies par Commerson pendant le voyage ? E. Taillemite nous dit que "par suite, semble-til, des négligences conjuguées de Commerson lui-même et des savants du Jardin du Roi, pratiquement rien ne nous est parvenu des observations faites par le botaniste au cours du voyage, principalement en Patagonie et à Tahiti..." Il est vrai que trois ans plus tard, Commerson allait découvrir avec émerveillement la grande île de Madagascar qui lui ferait oublier la pauvreté de la flore et de la faune océaniennes. Avec une extraordinaire intuition, il écrivait, comme un cri de joie : "Quel admirable pays que Madagascar ! Il mériterait à lui seul, non pas un observateur ambulant, mais des académies entières ; c'est à Madagascar que je puis annoncer aux naturalistes qu'est la véritable terre de promision pour eux ! C'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier..."

Pour le philosophe, Tahiti restait le paradis des hommes, et pour le botaniste Madagascar devenait, déjà, "un sanctuaire de la nature".

a son e c

